

# Retour sur le « tournant pragmatique » de la notion de « terrain » Identification des similitudes et des spécificités du changement de paradigme au sein des sciences de l'espace à partir d'une lecture croisée de François Dosse [1995] et Jean-François Augoyard [1979]

Marion Tillous<sup>1</sup>

Communication au colloque

"À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie",  
Arras, 18-20 juin 2008

La notion de terrain comme point de connexion du théorique et de l'empirique a connu une rupture épistémologique fondamentale au cours des années 1980. Les courants post-structuralistes se développent alors dans toutes les disciplines du social en balayant la structure au profit de la singularité, la permanence de la vérité au profit de la contingence et du devenir de l'action. François Dosse a mis en évidence ce « tournant pragmatique » dans son ouvrage *L'empire du sens, l'humanisation des sciences humaines* [1995].

Or, les sciences de l'espace sont paradoxalement très peu évoquées par l'historien. Son travail se focalise sur les disciplines historiques, sociologiques et anthropologiques, qu'il regroupe sous le terme de "sciences humaines" pour pouvoir les confronter aux sciences exactes et à la philosophie. Ainsi, la géographie est absente de ce travail, mais également les incursions spatiales des disciplines citées. Par exemple, Michel de Certeau, qui dans la troisième partie de *L'invention du quotidien – 1. Arts de faire* [DE CERTEAU, 1980] se consacre à l'étude des « Pratiques d'espace », est cité à plusieurs reprises par François Dosse, mais jamais à propos de questions spatiales. Au contraire, l'historien affirme : « cette orientation [de la discipline historique] doit beaucoup à Michel de Certeau qui a étudié les pratiques quotidiennes d'appropriation qui ont pour caractéristique d'être éphémères, instables, *sans lieu*. » [DOSSE, 1995 : 257-258, souligné par nous].

Nous nous sommes proposé de commencer à combler ce manque théorique en réalisant une lecture croisée de l'analyse historique de François Dosse et d'un document témoin de ce tournant dans les sciences de l'espace<sup>2</sup> : l'ouvrage de Jean-François Augoyard intitulé *Pas à Pas* [1979] sur lequel s'appuie précisément Michel de Certeau pour la rédaction du huitième chapitre des *Arts de faire*, consacré aux « Marches dans la ville » [OFFNER, 1981 : 67]. Cet ouvrage nous a semblé d'autant plus approprié que le « tournant pragmatique » défini par Dosse y est lisible : le sociologue y démontre, à partir d'une démarche de terrain, les insuffisances de l'approche en termes de structure, de permanence, de causalité. La lecture de son ouvrage nous donnera ainsi l'occasion de préciser l'enjeu que représente la prise en compte de la spatialité dans le « tournant pragmatique ».

---

<sup>1</sup> Doctorante/ATER, Univ. Paris 1 (UMR Géographie-cités - CRIA).

<sup>2</sup> Cette recherche des correspondances est suggérée par le travail d'Emilie-Cerise Herbin, étudiante à l'Institut de Géographie Alpine (IGA) de Grenoble, d'après entretiens avec Jean-François Augoyard lui-même ainsi que Jean-Paul Guérin, professeur à l'IGA, spécialisé en géographie des représentations, et André Burston, membre du Plan Urbain dans les années 1970, puis du Ministère de la Recherche entre 1978 et 1998.

## « Le cheminement quotidien en milieu urbain », point de départ de la recherche d'Augoyard.

S'inspirant de la transversalité qui caractérise le philosophe Giordano Bruno, autour duquel il a réalisé un premier travail doctoral, Jean-François Augoyard choisit d'aborder, au cours de sa thèse « d'urbanisation – aménagement », le phénomène de l'urbain en se distinguant des grandes écoles de sociologie de l'époque. L'acte de cheminer lui semble une façon particulièrement fructueuse d'éviter la circonscription à une dimension unique de l'urbain (le loisir, le travail, etc.). En outre, il s'agit d'un sujet peu voire pas traité par la recherche classique, comme il l'explique au cours du paragraphe suivant.

« Parce que l'acte de cheminer est un intermédiaire, il semble banal et **n'intéresse guère**. L'habitant n'en parle pour ainsi dire pas, **et aucune explication causale n'y est venue y appliquer un filtre réducteur**. Cette pratique devrait nous être précise, puisque, peu occultée par les représentations abstraites, elle laisse encore voir comment la vie de l'habitant est pétrie de sensations très immédiates et d'actions imprromptues » [AUGOYARD, 1979 : 22].

Cet extrait rend compte de ce qui fait pour Augoyard l'attrait de cet objet de recherche : l'immédiateté, l'impromptu, tout ce qui relève de l'imprévu et du non-déterminé. En outre, la question des liens entre le sentir et l'agir, chère à Merleau-Ponty [1945] et qui deviendra centrale dans les recherches du laboratoire du Cresson<sup>3</sup> (Ecole d'architecture de Grenoble) relatives aux ambiances, apparaît déjà ici en filigrane.

La méthodologie adoptée par le sociologue a consisté en la conduite d'entretiens compréhensifs à partir de relevés d'itinéraires effectués par les habitants au cours des semaines qui précédaient l'entretien. Cette entrée méthodologique présente l'avantage de focaliser l'attention des habitants sur leurs cheminements au moment même de leur expérience et non *a posteriori*. Le choix de réaliser des entretiens auprès des habitants plutôt que d'observer avec un regard extérieur leurs déambulations est également une façon d'obtenir un matériau plus riche, et surtout un moyen de ne pas se limiter aux tracés des cheminements effectués par les habitants, mais d'en aborder les modalités. On retrouve ici la « double-signification » envisagée par Giordano Bruno qui suppose qu'au-delà du but premier du message, le fait d'exprimer ce message est lui-même significatif.

### L'approche d'Augoyard est fondamentalement spatialisée.

Le quartier choisi comme lieu d'étude est celui de l'Arlequin à Grenoble. La carte ci-contre, dessinée par Jean-François Augoyard [1979 : 179] en restitue les formes principales.

Insertion image « Arlequin ».

Il s'agit d'un ensemble de 2000 logements (destiné pour part égale à la location sociale et à l'accession à la propriété), conçu dans la seconde moitié des années 1960 dans la dynamique des Jeux Olympiques de 1968. Le projet prévoyait également l'édification de nombreux équipements scolaires, sportifs, administratifs, et d'activités.

---

<sup>3</sup> Le CRESSON est le "Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain", rattaché à l'unité mixte de recherche CNRS/Ministère de la Culture 1563 "Ambiances architecturales et urbaines". Il a été fondé en 1979 par Jean-François Augoyard et Jean-Jacques Delétré

Ce quartier est caractéristique de la nouvelle forme d'aménagement que représente à l'époque la ville nouvelle<sup>4</sup>. L'image ci-contre est révélatrice de la modernité de l'architecture choisie pour édifier ces bâtiments. La spécificité de ce lieu donnera une dimension spatiale très forte à l'analyse du sociologue. Des notions telles que le paysage, l'échelle, la toponymie occupent de ce fait dans son propos une place centrale.

Le sociologue consacre par exemple un paragraphe entier à la manière dont les habitants nomment les lieux [AUGOYARD, 1979 : 75-85, « La dénomination des lieux »] : font-ils appel à la numérotation des lieux auxquels ils se réfèrent ? A son appellation fonctionnelle ? Sont-ils conduits à créer collectivement une appellation singularisée ? Y a-t-il des lieux qui restent innommables ?

Il est important de noter que le quartier de l'Arlequin avait fait l'objet d'une conception de qualité. Appartenant à la deuxième génération des projets urbains de l'après-guerre, il bénéficia au même titre que les autres villes nouvelles, de l'expérience de la génération immédiatement antérieure, celle des grands ensembles. L'erreur de la monofonctionnalité a par exemple ainsi pu être évitée. En outre, sa conception a fait l'objet d'une recherche explicite de qualité, en particulier en ce qui concerne la formation de relations de voisinage. Elle a réuni une équipe de sociologues, d'urbanistes et d'enseignants installés *in situ*. Persistant à comprendre la vie sociale comme la résultante directe de la forme spatiale, elle le fait de façon beaucoup plus attentive à la complexité humaine que ne le permettait l'application étroite des théories urbaines fonctionnalistes. Le choix de cet espace urbain permettait donc à Augoyard d'identifier les éléments qui s'échappaient du schéma déterministe ayant présidé à la création de l'ensemble sans que cela ne soit lié à une insuffisance de la pensée causale originelle.

### **Un terrain qui résiste à la pureté de cadres de lecture structuralistes.**

A partir du matériau brut obtenu (450 pages d'entretiens retranscrits), Augoyard commence par montrer que les cheminements ne sont pas réductibles à un message simple de type « origine-destination » mais que leur tracé et surtout la façon dont les habitants en rendent compte font apparaître un second degré de signification. Or, cette signification n'est pas constante à origines-destinations identiques, mais procède par variations et peut de la sorte être assimilée à une figure de style. Parmi les figures de style qu'il distingue, il est par exemple possible de citer l'ellipse, terme initialement géométrique dont la dimension spatiale trouve une résonance ici, et qu'Augoyard définit comme l'évitement d'un terme exclus au moyen d'une référence contextuelle. Le sociologue fait également usage de la figure de la redondance, qui, « contraire à l'ellipse, [...] explicite et permet l'identification du terme qu'elle reprend. » [AUGOYARD, 1979 : 51].

Or, il apparaît progressivement que les cheminements tels que les racontent les habitants sont plus que de simples utilisations de figures élémentaires, mais qu'ils forment une rhétorique. Celle-ci est marquée par une tendance à disjoindre les termes du récit et à leur donner une valeur en tant que tels, pour eux-mêmes (« en partant je suis passée par la galerie, ensuite j'ai traversé la rue devant le collège, puis à telle heure... »), tandis qu'une langue est fondée sur sa capacité à lier ses éléments les uns entre les autres, à établir des connexions. La

---

<sup>4</sup> Quoique correspondant seulement à un quartier de Grenoble, le secteur de l'Arlequin fut aménagé dans le cadre plus vaste de la « Villeneuve » de Grenoble-Echirolles.

rhétorique habitante est « un langage poétique, où la hiérarchisation mesurée qu'on trouve dans la prose est cassée au profit d'un agencement rythmique faisant valoir les termes d'abord pour eux-mêmes » [AUGOYARD, 1979 : 70].

En somme, plus qu'une simple traduction du cadre en action (« il y a un poteau sur mon chemin, donc je m'en écarte »), le cheminer ressemble à une lecture-écriture. Les habitants ne se laissent pas unilatéralement dicter leurs conduites par les lieux fréquentés : leurs pratiques recouvrent toujours à la fois un minimum de subi et d'agi, elles comportent toujours un fond commun et une spécificité, une permanence et une création. Cette dernière à l'échelle de l'habitant, mais également, comme en témoigne la confrontation des résultats obtenus à d'autres quartiers d'habitat collectif de Grenoble [MEDAM, AUGOYARD, 1976 : 175-176], à l'échelle du quartier. La reconnaissance de l'existence d'une entité collective est une façon de dépasser le vieux clivage entre individualisme méthodologique et holisme, qui persiste au cœur des débats structuralistes.

La résistance du terrain est donc fondamentale pour la démarche d'Augoyard. Il lui rend hommage dans une très belle dédicace aux habitants de l'Arlequin : « Leurs déambulations ont absorbé les nôtres. Nous voulions savoir quel rapport vécu les habitants entretiennent avec les espaces d'habitat. Mais leurs démarches ont absorbé la nôtre, réduit à néant l'itinéraire **abstrait** que nous avions **projeté**. Nous voulions leur *faire dire* quelque chose, assimiler leurs pratiques à l'un ou l'autre des **grands axes qui structurent l'actuelle connaissance de la ville**. Mais au gré du *pas à pas*, l'assurance de notre savoir a faibli. Au rythme du temps vécu, nos **techniques de réduction** se sont usées » [AUGOYARD, 1979 : 7].

## Espace (vécu) et Récit

Une des caractéristiques du tournant pragmatisme est l'émergence de la notion de « récit », comme moyen de réinterroger le discours sur l'action, et en particulier sur l'action passée. Or, cette notion joue un rôle primordial dans la pensée d'Augoyard dans la mesure où elle lui permet de ne pas renoncer à la métaphore linguistique pourtant caractéristique de l'approche structuraliste [DESCOMBES, 1979 : 93-130]. En effet, Augoyard décèle une grande proximité entre la parole et la déambulation. Mais il a également conscience que « l'analogie linguistique est boiteuse » [AUGOYARD, 1979 : 70] sauf à considérer le degré de créativité qu'autorise le langage et en particulier le langage poétique. Le paragraphe suivant revient sur cette proximité et montre comment la métaphore stylistique conduit à l'analyse des modalités.

« Non seulement les figures qu'écrivent les cheminements s'observent directement, mais encore de nombreuses formes mixtes trouvées dans les entretiens indiquent **la convergence du langage et du cheminer** dans un même style d'expression. C'est donc une collection de **figures d'expression spatio-temporelle** qui va se présenter d'emblée dans ce chapitre ; figures observées et racontées par les habitants ; figures qui manifestent plutôt la manière selon laquelle le cheminer s'articule, ou plutôt la manière selon laquelle il varie et procède par substitutions ou alternances. [AUGOYARD, 1979 : 29] »

Pour François Dosse, l'importance prise par la notion de « récit » au sein du tournant pragmatique est liée au fait qu'elle donne une nouvelle importance à la temporalité : elle oppose à la permanence des grandes structures l'idée de processus dans lequel s'inscrit l'agir. C'est l'objet de l'ouvrage de Paul Ricoeur *Temps et Récit* consacré à la philosophie de l'histoire, auquel Dosse reconnaît une place centrale dans le tournant pragmatique [DOSSE,

1995 : 170-179]. Ce renouvellement de la question temporelle est bien entendu présent dans le discours d'Augoyard ; mais la dimension spatiale lui est simultanément adjointe (le sociologue parle de « figures d'expression spatio-temporelles »).

En effet, la spatialité du récit, le fait que leur vécu soit situé dans un quartier, et même plus précisément, dans chacune de ses rues ou de ses places, est ce qui garantit la spécificité de l'objet de recherche. Le tournant pragmatisme passe par la reconnaissance de la spécificité de l'expérience, qu'elle soit individuelle ou collective, par la remise en cause de structures atemporelles mais également a-spatiales. Alors que la structure s'appliquait quel que soit le lieu considéré, le pragmatisme s'attache à comprendre les petites appropriations de l'espace, les singularités dans le vécu de l'espace. Jean-François Augoyard parle « d'investissement spatial » [1979 : 27]. Son travail participe ainsi à l'émergence de la notion d'espace vécu [FRÉMONT, 1976] et au développement d'une géographie dite des représentations qui prend toute son ampleur au cours des années 1980 [STASZAK, 2001 : 109-122].

### **Substituer au « pourquoi » le « comment ».**

En somme, l'émergence de la notion de récit et, simultanément dans les sciences de l'espace, de celle d'espace vécu, est porteuse de deux grandes conséquences. En premier lieu, ces notions conduisent à un renouvellement du crédit accordé par le scientifique à l'action et au discours de l'acteur : ceux-ci deviennent objet d'études, il prennent de la valeur en tant que tels et non comme symboles d'autre chose, comme se rapportant à une structure plus large. De ce fait, la subjectivité présumée de l'acteur n'a pas plus de sens que l'objectivité attribuée au scientifique : leurs discours sont tous deux porteurs d'une forme de connaissance. « Il n'y a pas tropisme, mais **similitude de nature entre l'observé et l'observation**. L'interprète doit se fondre dans la quotidienneté et s'interdire tout découpage analytique prématuré, toute abstraction hâtive, patienter et persister auprès des expressions de la quotidienneté, en s'attardant dans l'intime et le familier, en laissant enfin au récit de « vécus » la forme expressive qui lui est propre et sans laquelle il n'aurait pas de **sens** » [AUGOYARD, 1979 : 161].

La deuxième grande avancée propre au tournant pragmatique qui peut être observée au cours du cheminement intellectuel d'Augoyard est la remise en cause du principe de causalité. Le sociologue entend se focaliser sur les manières de cheminer (ce que de Certeau qualifiera plus largement « d'arts de faire ») plutôt que sur les causes du choix de l'itinéraire. Il substitue la modalité à la causalité, le « comment » au « pourquoi ». « Un habiter sans "Pourquoi ?" Cette question, dont l'examen a été mené concrètement sur un « **terrain** » précis et selon une méthode aussi attentive et fidèle que possible au mille détours et multiples instants des pratiques **spatio-temporelles**, n'aboutit pas à un **système de causes premières**. En matière de vie quotidienne, de pratiques vécues sur un espace d'habitat collectif, le choix *d'une voie modale* limite les transcriptions et les trahisons de ce que l'observation vise. [...] Avant de rechercher les « pourquoi », ne faut-il pas laisser s'exprimer les « **comment** » dans le style qui leur est propre ? » [AUGOYARD, 1979 : 161].

Comme le souligne Jean-Marc Offner [1981 : 67], en définitive, dans *Pas à Pas*, « c'est la thèse du déterminisme spatial qui est infirmée ».

### **Une approche renouvelée de l'aménagement urbain**

La nouvelle approche qu'Augoyard adopte au cours de son travail de doctorat pour appréhender le vécu de l'espace urbain est porteuse d'une multiplicité de résultats qui conduisent à récuser l'aménagement fonctionnel de l'espace, dont l'avatar est le grand ensemble, mais que la ville nouvelle persiste à incarner. Nous en avons distingués trois.

En premier lieu, les travaux du sociologue conduisent à remettre en cause l'intérêt personnel, le calcul économique, comme seul principe de l'action. Ce postulat (action conditionnée par l'intérêt) était un fondement du structuralisme ; sa remise en cause traverse l'ensemble du tournant pragmatique. Dans le cas du vécu de l'espace public, elle se traduit par la reconnaissance d'une expression poétique dans la déambulation, donc par nature gratuite. Augoyard met en évidence la fréquence de fréquentation d'un lieu pour lui-même et pas pour y faire quelque chose ou pour rejoindre le plus directement possible un autre lieu. Il montre aussi le goût pour le jeu que partagent les habitants de l'Arlequin : se laisser perdre, suivre les errances de son chien, trouver des raccourcis, changer d'itinéraire pour le plaisir, etc.

De ce fait, la traduction systématique de la vie sociale en termes intégrables par la rationalité technologique (besoin, fonction) est une impasse. Elle ne répond qu'aux besoins les plus criants et ignore tout un pan de la vie sociale, irréductible à la notion de besoin, mais bien plus clairement traduite par celle d'envie, de plaisir, notamment. De plus, parce qu'elle comprend le rapport d'un habitant à son quartier comme celui d'un contenant à un contenu, elle subordonne l'usager au concepteur dont la nécessité est entérinée, et nie la marge de liberté de l'habitant.

Or, face à la disparition du bâtir au profit du construire, c'est l'habiter qui prend le relai de la configuration de l'espace. Il y a donc une richesse dans la liberté qui permet à l'habitant d'habiter, qui ne doit pas être contrainte, mais bien plutôt favorisée. Augoyard revient sur ce point dans une interview récente accordée à la revue Urbanisme : « Il y a une règle, me semble-t-il, qu'il faudrait se donner et respecter : faire tout ce qu'on peut en termes de confort, mais laisser impérativement une marge de liberté. On peut mettre un double vitrage, mais il faut que la fenêtre puisse s'ouvrir. [2008 : 78] ». La richesse que constitue cette liberté d'habiter pour la conception urbaine est aujourd'hui de mieux en mieux comprise par les acteurs de l'urbain ; elle correspond à ce que nous nommons actuellement « l'expertise d'usage ».

En somme, la richesse de l'espace urbain est liée aux multiples appropriations créatives qu'en font les habitants. Ces « presque riens » suffisent pourtant à remettre en cause les fondements d'une conception fonctionnelle de l'urbain, comme l'explique Augoyard dans le paragraphe suivant. « Prenez un espace urbain. Que se passe-t-il dans les menues quotidiennetés de ceux qui habitent cet ensemble, ce lotissement, ce quartier ? - **Rien. Ou presque rien.** Rien de pesant et d'évaluable pour les gestionnaires de cet espace qui agissent sur les **fonctionnalités générales**, prennent l'habitant pour un sujet universel et abstrait, et se représenteront mieux *une* pratique typique de quartier. Rien de bien intéressant pour les investigateurs préoccupés par les grands caractères d'une "vie sociale". Les uns et les autres nous ont accoutumés à ces transparences, à ces alignements réducteurs, à **l'Essentiel abstrait qui enchante le savoir**. Pluriels et équivoques, les détails, les singularités, les travers et les tics de nos banalités quotidiennes n'ont guère de sens dans la cohérence rationnelle d'un discours urbanistique. Nos gestes ? De simples instruments. Nos attitudes ? C'était un système de codes. Et dans ces représentations dominantes nos mouvements **se vident**, nos actes perdent toute qualité propre. » [AUGOYARD, 1979 : 26].

Ainsi, pour Augoyard, le fonctionnalisme est une approche de l'urbain dépassée (usage de l'imparfait dans l'avant-dernière phrase) et insatisfaisante du fait qu'elle néglige les détails du quotidien (le "presque rien"). La généralisation systématique à laquelle il conduit par réduction des faits observés à des "fonctionnalités générales" favorise la formulation d'abstractions très séduisantes ("l'Essentiel abstrait qui enchante le savoir.") mais qui ne sont finalement que des enveloppes creuses (lexique du vide), qui ne parviennent pas à rendre compte de l'épaisseur du vécu humain. Au fonctionnalisme, Augoyard oppose « l'intermédiaire et le singulier » [AUGOYARD, 1979 : 17].

**Pas à pas se dessinent de nouvelles façons d'appréhender l'espace grâce au terrain ; puis de nouvelles façons d'appréhender le terrain grâce à une approche pragmatique.**

Le résultat le plus souvent retenu du travail d'Augoyard, car rendu célèbre par Michel de Certeau est l'usage de figures de style pour la description de « manières de faire ». Le philosophe restitue essentiellement du travail du sociologue la mise en évidence de deux figures de style au sein des pratiques habitantes : la synecdoque et l'asyndète. Il affirme : « les cheminements des passants présentent une série de tous et détours assimilables à des "tournures" ou à des "figures de style". Il y a une rhétorique de la marche » [DE CERTEAU, 1980 : 151], suggérant dans la juxtaposition des deux phrases que le style des pratiques habitantes découle de l'usage de figures de style. Or, il nous semble que la rhétorique habitante dont parle Augoyard dépasse le simple emploi de figures de style, mais résulte d'un choix ou tout du moins d'une prédilection pour certaines figures, du rejet d'autres, du goût pour une succession de figures selon un certain ordre, etc. C'est ce qui rend possible l'identification de rhétoriques propres à des individus ou à des groupes, tandis que les figures sont identiques pour tous. C'est dans cette combinaison de figures élémentaires que repose le « presque rien » de création habitante.

Quoi qu'il en soit, de Certeau reconnaît à Augoyard sa contribution à l'ouverture aux pratiques urbaines comme objet de recherche (par opposition aux recherches consacrées au concept de ville en général) et surtout comme façon de réinventer l'espace, comme processus de création. Les pratiques et en premier lieu les pratiques urbaines sont des actes d'ordre poétique : gratuits et créatifs. L'intérêt porté à l'espace vécu, à la subjectivité et la singularité de l'expérience habitante, est un mouvement qui traverse les sciences de l'espace telles que la géographie sociale et la sociologie urbaine à partir de la fin des années 1970. Augoyard y contribue dès ses premiers travaux.

Enfin, il est intéressant de constater que le terrain et l'approche théorique du sociologue se bousculent et s'influencent l'un l'autre constamment. Nous avons vu au cours de cette communication à quel point la confrontation au terrain a pu contraindre Augoyard à modifier son approche théorique initiale. Force est d'admettre que l'approche pragmatique qui en découle conduit elle-même à une nouvelle façon d'appréhender le terrain. Après la lecture de *Pas à pas*, il n'est plus possible de voir une division entre chercheur et habitant. La parole du second donne accès à la connaissance de l'urbain tout autant que la seconde, et l'enjeu des travaux qui ont prolongé *Pas à pas*, a été de tendre vers une méthode de recueil de cette parole habitante la plus intacte possible [THIBAUD, GROSJEAN, 2001]. Le terrain occupe une place non plus secondaire, confirmative, mais primordiale. Le travail du chercheur consiste en un aller-retour constant entre la parole habitante et l'examen de cette parole ; cette nouvelle

approche de l'urbain étant à l'origine de la notion d'espace sensible qui prolonge celle d'espace vécu.

## Eléments de bibliographie

- AUGOYARD, J.-F. 1976. *Le Pas. Approche de la vie quotidienne dans un habitat collectif à travers la pratique des cheminements*. Grenoble, Thèse de doctorat, Université des Sciences sociales de Grenoble-U.E.R. d'Urbanisation - Aménagement, dirigée par Gilbert Durand.
- AUGOYARD, J.-F. 1979. *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris, Seuil, 190p.
- AUGOYARD, J.F. 2008. « Propos recueillis à Paris par Thierry Paquot le 1<sup>er</sup> février 2008 ». *Urbanisme*, Rubrique L'invité, pp. 73-80.
- DE CERTEAU, M. 1980. *L'invention du quotidien. t.1. Arts de faire*. Paris, UGE, « 10/18 ».
- DESCOMBES, V. 1979. *Le même et l'autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1979)*. Paris, Editions de minuit, « Critique ».
- DOSSE, F. 1995. *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*. Paris, La Découverte, 432p.
- FRÉMONT, A. 1976. *La région, espace vécu*. Paris, Presses Universitaires de France.
- HERBIN, E.-C. 2005. *Espace vécu, espace sensible. Entre renouvellement et gain de sens des sciences de l'espace humain*. Mémoire de Master 2 : Ville, Montagne et Durabilité. Sous la direction d'Olivier Soubeyran.
- MEDAM, A., AUGOYARD, J.-F. 1976. « Situations d'habitat et façons d'habiter. L'habiter et l'habitat dans quatre grands ensembles voisins. » Paris, rapport d'une recherche réalisée à l'Ecole Spéciale d'Architecture de Paris pour le compte du Ministère de l'Equipement (Direction de la Construction).
- MERLEAU-PONTY, M. 1945. *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- OFFNER, J.-M. 1981. « Les déplacements piétonniers. Analyse bibliographique. » *Institut de recherche des transports : Note d'information*, n° 20.
- STASZAK, J.F. 2001. « La géographie ». Dans : Berthelot, J.-M. (dir.) *Epistémologie des sciences sociales*. Paris, Presses Universitaires de France.